

LES DERNIERS PETITS PEAUX-ROUGES

L'Amérique du Nord, quand les premiers voyageurs européens y apparurent, était aux mains des Indiens, race intelligente, belliqueuse, grande, robuste, au teint cuivré, d'où le nom de Peaux-Rouges qui leur fut donné.

Ils erraient dans les immenses prairies, se livrant presque exclusivement à la chasse, principalement du bison, dont ils boucaient la chair. En Californie, ils pêchaient le saumon. Malheureusement, ils n'étaient ni assez nombreux, ni assez bien armés, ni assez avisés pour se défendre contre les envahisseurs étrangers.

La fondation des colonies de l'Atlantique, le développement de la culture, les refoulèrent peu à peu vers l'Ouest. Ils furent plus maltraités aux Etats-Unis qu'au Canada, parce que la culture y prit une extension plus rapide. L'exode commença en 1784 : une loi autorisa les marchés pour la vente de leurs terres. En 1826, on décida que tous les Indiens seraient transportés à l'Ouest du Mississipi ; ils furent répartis dans quatre-vingt-dix réserves où la colonisation pour les blancs fut interdite. Mais leur situation devint bientôt précaire : une chasse sans pitié, pratiquée surtout par les blancs, détruisit presque entièrement le bison ; en même temps, les terrains de chasse diminuaient, les Américains reboisaient, et l'Indien reculait devant la forêt ; d'autre part, le gouvernement fédéral ne se faisait pas scrupule de dépouiller les Indiens, si des terres fertiles dans les réserves étaient convoitées par les colons. Aussi, peu à peu, le nombre des Indiens, décimés par la lutte contre les blancs, la famine, les maladies, l'abus des liqueurs fortes, diminua rapidement ; évalué à deux millions au XVII^e siècle, il n'était plus que de 332,000 en 1880, le dernier recensement (1900) le fait descendre à 237,000. La plupart des tribus restées sauvages mènent une existence misérable. La civilisation n'a pu modifier le caractère naturellement belliqueux et violent des Peaux-Rouges. Les enfants eux-mêmes, dès leurs premiers pas, se révèlent tels que sont les pères, et comme nos lecteurs pourront en juger, les jeux des jeunes Indiens ne ressemblent en rien aux jeux de nos enfants.

Il faut aller jusqu'à l'extrême sud des Etats-Unis pour trouver encore dans les "réservations", où les a parqués le gouvernement américain, les derniers descendants de la valeureuse



Le petit Indien est porté sur le dos de sa mère dans une sorte de berceau

race indienne et voir encore quelques-uns de ces "babes" farouches et si drôles, dont les mines éveillées et les velléités guerrières ont amusé tant d'Américaines, chez qui ce fut une mode que la passion des petits Peaux-Rouges, pendant un temps.

A l'heure actuelle, on compte à peine trois mille enfants autochtones parmi les vingt tribus indiennes existant encore.

Jusqu'à l'âge de trois ans, le petit Indien est porté sur le dos de sa mère, dans une sorte de berceau en forme de sac, fait de peau de daim.

Le sac, très serré par un grand lacet, tient à

deux morceaux de bois, que la porteuse assujettit solidement sur elle avec une courroie.

C'est dans cet équipage que l'enfant est porté par sa mère, quelquefois pendant des journées entières, à travers bois et plaines, souvent par des chemins peu praticables. Mais la femme indienne est d'une endurance rare. Elle ne connaît guère la fatigue, et cette lourde charge est supportée par elle sans effort visible, et en tous cas, elle ne courbe jamais sa taille.

L'enfant est tellement bien assujéti dans ce berceau d'un nouveau genre que la mère peut se courber, courir, se pencher à droite ou à gauche,



Jeunes Peaux-Rouges, vêtus de robes en dents d'élan

sans que le jeune Indien risque de tomber à terre. L'élasticité de ce sac en peau de daim laisse les mouvements à peu près libres. Et la meilleure preuve que ses membres ne sont soumis à aucune contrainte, c'est qu'à peine hors de son berceau, le jeune Indien se met à courir. Si les Peaux-Rouges sont d'excellents cavaliers, ils ne sont pas moins d'intrépides marcheurs, et les globe-trotters, rivaliseraient avec peine avec n'importe lequel de ces Indiens.

A trois ans, le petit Peau-Rouge manifeste de suite des instincts étonnants.

Il joue avec des crapauds, à qui, avec une dextérité inouïe, il fait les opérations chirurgicales les plus invraisemblables ; avec de petits chiens qui lui apprennent à courir et auxquels il apprend à voler le gibier tué par son père ; avec des colliers en boules de verre tubulaires ; et surtout avec des armes à scalper, réductions assez dangereuses du tomahawk paternel.

Les poupées et les jouets mécaniques de nos enfants civilisés lui feraient horriblement peur !

Dès qu'il a une arme dans la main, tout le caractère de la race se révèle en lui avec une violence extraordinaire.

Provoquant les enfants de son âge, il déclenche des mêlées terribles, en des simulacres de combats où, très souvent, sous le scalp agilement manié, quelques-uns d'entre eux perdent leur cuir chevelu.

Si c'est un garçon, à cinq ans, son père lui donne un poney : c'est le plus grand événement de sa vie !

Si son père le destine à être docteur — ce qui est en extrême honneur chez les Indiens — il l'emmène dans la montagne et lui fait connaître les qualités médicinales des herbes, lui apprend tous les secrets de la thérapeutique des végétaux.

Les filles sont regardées par leurs parents avec la plus complète indifférence.

Si, cependant, une d'elles a une belle voix, harmonieuse, suave, elle sera recherchée en mariage par des hommes de sa race. Sa famille lui accorde alors une certaine estime.

Les autres sont vendues comme esclaves à quelque chef guerrier, dès qu'elles sont femmes.

La suprême élégance pour les enfants des familles riches, est la robe en dents d'élan, qui exige parfois, pour sa confection, jusqu'à mille dents de ces animaux, de plus en plus rares. Ces robes atteignent des prix exorbitants, de huit à douze cents francs !

Les milliardaires américaines les recherchent avec avidité, et ce leur est un bonheur des plus grands quand elles peuvent exhiber dans leurs collections une de ces dernières et richissimes dépouilles de cette race éteinte ; pauvre robe aimée, relique pieuse, que des générations et des

générations ont transmise avec tant de ferveur à leurs descendants, sans se douter qu'elle ferait un jour l'ornement du boudoir d'une Gould, d'une Vanderbilt ou d'une Havemeyer !

PIERRE BUREL.

NOTES SCIENTIFIQUES

Les foudroyés

Il ne se passe pas de jour sans que les journaux signalent des accidents mortels. On y lit des comptes-rendus tels que celui-ci :

"Deux hommes ont été foudroyés dans une usine électrique. Le premier a touché aux fils de haut potentiel ; il a reçu le courant et a été tué. Un second a voulu secourir le premier ; il l'a touché et il a été foudroyé."

Toujours la même chose.

Il faudra donc répéter indéfiniment qu'il y a danger de mort à toucher une personne foudroyée par un courant électrique et qui se trouve encore dans le circuit ? Ce qui est profondément attristant, c'est que, souvent, ce sont les hommes du métier qui oublient ces précautions rudimentaires. Il faut dégager la victime d'au milieu des fils avec un corps non conducteur, une canne en bois, par exemple, un vêtement entourant plusieurs fois la main, etc. Que d'accidents souvent mortels ont été la conséquence de cette singulière incurie !

A New-York, à Boston, à Montréal, etc., des ouvriers électriciens ont été foudroyés par des courants pour avoir touché, quelquefois il est vrai sans le vouloir, mais souvent aussi en dédaignant le danger, les deux conducteurs à la fois. A-t-on oublié cet électricien de Saint-Louis qui place lui-même un écriteau à bonne hauteur : "Défense de toucher aux fils" ? Le lendemain, il monte sur une échelle pour remettre en ordre des fils téléphoniques ; il oscille probablement et touche lui-même — malgré l'écriteau — aux fils de haute tension, il tombe foudroyé. Un autre ouvrier arrive à son secours et, inconsciemment peut-être, le saisit ; à son tour, il est foudroyé. Ne touchez pas aux fils de haut potentiel.

Un correspondant d'un journal scientifique, attaché à une légation à Guatemala, a signalé un singulier accident du même ordre. Le 26 mai, un ropilote (vautour noir) poursuivait un sanate



Jeune femme indienne et son enfant

(merle à longue queue), deux oiseaux très communs dans les rues des villes du Centre-Amérique. Le ropilote s'engage entre deux fils électriques et les touche à la fois ; il établit un court circuit ; tout le courant passe à travers l'oiseau, qui se met à flamber sur place. Un électricien accourt et, pour dégager les fils, tire le vautour, à moitié rôti, par les deux pattes. Il tombe foudroyé. Et c'est, en un an, le quatorzième agent de la Compagnie de Guatemala qui, par sa faute, est foudroyé ! Est-ce qu'il faudra le dire tous les jours : "Ne touchez pas aux fils... sous peine de mort." ?